

Débats actuels en psychosociologie

Intervention lors de la journée d'étude sur la psychosociologie
organisée par le CAFORE à l'IPSA¹

Je vais intervenir cet après-midi comme psychosociologue d'Emanence, bien entendu, mais aussi comme membre du CIRFIP, le *Centre International de Recherche, Formation et Intervention en Psychosociologie* (association créée en 1994). Je précise mon appartenance à ce *centre* parce que les réflexions qui vont suivre à propos des questions qui font débat au sein de la psychosociologie, même s'il ne s'agit bien sûr que de mon point de vue, ont été nourries par les nombreuses conversations que j'ai pu avoir avec des collègues membres de cette association, de façon informelle ou bien lors de travaux en atelier. En m'appuyant sur cette petite expérience comme membre actif et élu au conseil d'administration, je peux dire que les lignes de partage plus ou moins profondes et polémiques qui traversent la psychosociologie française (dans son acceptation la plus large) me semblent toujours présentes, même si, en fin de compte, elles ne sont plus tellement débattues entre psychosociologues. Les différentes postures et orientations que recouvrent une multiplicité de dénominations, de l'intervention psychosociologique à l'anthropologie psychanalytique, en passant par la socialanalyse, la sociopsychanalyse, la psychologie sociale clinique, la sociologie clinique, etc., se traduisent souvent par les positions et les appartenances institutionnelles des uns et des autres. Même si les désaccords s'expriment de façon moins passionnelle, ils se font ressentir à travers des tensions qui réactualisent sur une autre scène les clivages originaires (théorie/pratique ; recherche/intervention ; expérimentation/expérience) que ces associations (l'ARIP et le CIRFIP) se proposaient de dépasser.

De fait, certaines questions épistémologiques et pratiques (les deux étant toujours intimement et éthiquement liées en psychosociologie) que je vais aborder dans ce qui suit me semblent être au cœur des problématiques portées – parfois à leur corps défendant – par les psychosociologues, et en particulier les cliniciens, même si elles ne sont pas toujours franchement débattues au sein même de ces *réseaux*². En fait, je ne sais pas si ce que je vais vous en dire reflète réellement les débats actuels ; il faudrait faire une enquête plus rigoureuse... Il s'agit sans doute bien plus de questions que je me pose avec d'autres et qui reflètent en partie ce qui pourrait ou devrait, selon moi, faire débat. Ces questions me paraissent néanmoins actuelles pour autant qu'elles s'actualisent dans les pratiques et les recherches de la plupart des psychosociologues.

¹ Cette journée eu lieu le 14 novembre 2012 à l'*Institut de Psychologie et Sociologie Appliquée* – UCO, Angers.

² Jacques Ardoino, lors d'une réunion du CIRFIP, faisait remarquer que le titre de la première revue de psychosociologie, *Connexions*, renvoyait davantage à la notion de réseau que de groupe.

Pour poser un point de départ et tenter de situer malgré tout les débats actuels en psychosociologie, il me paraît intéressant de partir du constat dressé par André Lévy – dont on a aussi parlé ce matin – dans un texte important dont le titre était « Les objets introuvables de l'analyse psychosociologique », publié dans le premier numéro de la *Revue internationale de psychosociologie*³. Dans cet article qui sera remis en perspective dans son ouvrage *Penser l'événement. Pour une psychosociologie critique* (publié chez Parangon), André Lévy nous explique, en reprenant des choses qui avaient été dites par lui-même et par d'autres, que le psychosociologue, bon an mal an, n'a plus vraiment d'objet(s). En tout cas, en termes d'objet de recherche, pour ne parler que de celui-là, le psychosociologue a peu à peu « perdu » ses objets de prédilection au fur et à mesure qu'ils se sont complexifiés et, en quelque sorte, déréalisés. Si la psychosociologie s'est d'abord construite sur la notion de groupe, avec la « dynamique des groupes », bien entendu – groupes « restreints » puis groupes plus larges – elle s'est peu à peu orientée vers d'autres objets ou processus.

Partant de l'idée que *le* groupe en tant que tel pouvait difficilement se suffire à lui-même, sur les plans théorique et praxéologique, pour forger une discipline autonome, celui-ci est progressivement devenu une dimension parmi d'autres (on pense à l'analyse multiréférentielle d'Ardoino ou aux différentes instances de *l'Organisation en analyse* d'Enriquez). C'est en effet très réducteur de considérer qu'une situation sociale pourrait se résumer à ce qui se passe dans un groupe (ou même un groupe de groupes) et que le groupe pourrait avoir sa logique propre, quel que soient les individus qui le composent et le contexte social dans lequel il évolue. On ne peut faire fi de son histoire et de l'histoire dans laquelle il s'inscrit, en particulier celle de l'organisation et du champ institutionnel dans lequel il se construit. C'est ce qui a amené la psychosociologie, du moins française ou francophone, à progressivement se centrer sur d'autres « objets » reliés au groupe (constitutifs au groupe), ces autres « objets » à la fois plus diffus et moins « restreints » que sont l'organisation et l'institution.

Et le Sujet, me direz-vous, et l'imaginaire⁴? Et l'action, le travail ? Ce sont bien là en effet des thématiques centrales explorées par les psychosociologues mais elles doivent toujours être rapportées à quelque chose : on est toujours sujet de ou à quelque chose. On agit et on travaille toujours à quelque chose, pour quelque chose... Et lorsque l'on se demande à quoi ces notions pourraient bien se rapporter sans abstraire l'individu du collectif, on retrouve inmanquablement notre triptyque psychosociologique. André Lévy nous dit que ces objets-là, ces objets de recherche et d'action, le groupe, puis l'organisation et l'institution, ont été progressivement réifiés et idéalisés dans les sciences sociales, pour finalement devenir « introuvables » (sauf à les re-« trouver-crée », dirait un lecteur de Winnicott !), et je pense pour ma part que cela pose assez clairement les termes du débat actuel en psychosociologie : faut-il retrouver-crée ces objets (ou dimensions) perdus pour les psychosociologues (mais pas forcément pour tout le monde) ? Faut-il en trouver d'autres et faut-il des objets autres que le sujet lui-même devenu l'objet des sciences « cliniques » ?

³ A. Lévy, « Les objets introuvables de l'analyse psychosociologique », in *Revue Internationale de Psychosociologie*, vol. I, n°1, 1994.

⁴ Voir F. Giust-Desprairies, *L'imaginaire collectif*, Érès, 2003.

Alors, je ne vais certainement pas répondre à ces questions mais je vais quand même en dire un peu plus parce que si le psychosociologue s'est rendu compte qu'il perdait peu à peu ses objets princeps, il n'en reste pas moins qu'une véritable *démarche* s'est construite, appuyée sur les principes de la recherche-action et de l'approche clinique telle qu'elle a pu être pensée dans un dialogue ténu et continu avec la psychanalyse, tout en essayant de s'autonomiser du champ de la psychologie et de la psychopathologie. D'un certain côté, on pourrait se dire qu'une discipline qui n'a plus d'objets spécifiques, d'un point de vue scientifique... est peut-être vouée à disparaître, ou à mourir. Mais ce ne pourrait être alors qu'une mort administrative, « officielle », car *cliniquement*, si je puis dire, force est de constater qu'elle est bien vivante, quand bien même des esprits chagrins feraient mine d'en douter. Penser le contraire, ou l'espérer, ce qui revient au même, n'est-ce pas une façon de ne pas voir son influence et ses développements récents dans différents champs ainsi que son actualisation (ou sa récupération) sous d'autres appellations ?

Sil est vrai qu'une certaine psycho-sociologie positiviste arrimée au projet scientifique (celle de Robert Pagès par exemple) n'est plus vraiment à l'ordre du jour, en revanche, une approche proprement psychosociologique par laquelle se construit une clinique des situations sociales⁵ et des formes de recherches en prises avec les problématiques de terrain (recherches-interventions, -actions, -formations) s'est véritablement affirmée au cours de ces 20 dernières. Celle-ci s'est même réaffirmée par la critique (interne et externe) et la prise de distance vis-à-vis des groupes ou même des organisations et des institutions. La discipline a évolué vers une approche spécifique, une démarche au sens propre comme au sens figuré, qui cherche plus à articuler le groupal, l'organisationnel et l'institutionnel *par et dans* la relation et les rapports sociaux, pour comprendre de l'intérieur les situations sociales, que de *produire* un savoir autorisé sur l'un ou l'autre de ces objets (comme en psychologie sociale et en sociologie), ou sur l'ensemble de ces objets (comme en anthropologie).

Il faudrait y revenir parce que je pense que ce principe « épistémétique » (excusez le néologisme) est quand même au fondement d'un type de questionnement ou de problématisation qui caractérise la psychosociologie. Pour illustrer cette idée d'objet réifié et idéalisé, il me semble intéressant de faire le lien avec un tournant qui a eu lieu assez récemment et qui a été acté par un des fondateurs de la psychosociologie ou de l'intervention psychosociologique en Angleterre : Elliott Jaques. Son « cas » est particulièrement intéressant quant aux rapports de la psychanalyse à la psychosociologie parce qu'il a, peu avant son décès, changé complètement de position. Alors qu'il était résolument parti, au départ, de l'idée d'articuler et même d'appliquer la psychanalyse kleinienne à l'étude des organisations, il a fini par faire volte face pour revenir sur cette position et affirmer que l'approche psychanalytique n'était pas pertinente pour étudier les organisations, qu'elle était même, selon lui, « dysfonctionnelle ». Mais la psychanalyse n'a-t-elle jamais été « fonctionnelle » ? On

⁵ Ou d'un « savoir clinique », cf. notamment F. Giust-Desprairies, *Le désir de penser. Construction d'un savoir clinique*, Téraèdre, 2004.

pourrait d'ailleurs penser qu'Elliott Jaques n'a jamais été aussi bon analyste qu'en réalisant à quel point il s'était fourvoyé...

Je vais citer un extrait d'un de ces derniers textes parce que je trouve que ça reflète bien cette tendance à idéaliser l'organisation, en particulier lorsqu'il dit que pour lui : « *la grande question est de savoir comment concevoir des organisations ou des systèmes de rôles dont la nature soit telle qu'ils puissent être occupés par des personnes auxquelles on donne les moyens de collaborer à la poursuite des objectifs pour lesquels l'organisation a été créée, et qui offre un dispositif tel que ces personnes puissent être en relation avec les autres, dans une confiance mutuelle, en ayant l'opportunité de poursuivre la perlaboration jamais terminée de leurs anxiétés paranoïdes grâce à un travail constructif plutôt que par l'acting out.* »⁶ C'est ce qu'il appelle « l'organisation requise ». C'est-à-dire qu'en fin de carrière, ce psychanalyste et consultant de renom dit explicitement que le but des recherches sur l'entreprise (il ne s'intéresse qu'au monde de l'entreprise), c'est de rechercher l'organisation optimum, l'organisation « requise », autrement dit l'organisation idéale⁷.

Il reconnaît lui-même implicitement cette tendance à idéaliser l'organisation-entreprise puisqu'il avance qu'il est possible de définir des systèmes organisationnels spécifiques, par exemple pour la hiérarchie managériale, dans des termes qui s'appliqueraient universellement. Il y aurait ainsi comme ça des principes organisationnels qui seraient « bons », quel que soit le contexte social, historique, économique... On retrouve là, je pense, la même idéalisation qui était à l'œuvre dans la dynamique des groupes et qui a précipité la chute du groupe comme objet de prédilection. En effet, cette forme d'idéalisation qui confondait groupe et organisation sociale était déjà présente dans le projet politique de Kurt Lewin (inventeur de la dynamique de groupe). Chez Jaques, la réduction du monde social au monde de l'entreprise débouche sur une organisation devenue une fin en soi, un principe universel d'organisation- et non plus un processus - porteur d'un idéal social et politique, sans d'ailleurs être très explicite sur ses fondements idéologiques. On sait bien que la question n'est pas seulement théorique, je ne vais pas rapporter ici la litanie des souffrances parfois proprement invivables engendrées par l'idéalisation de l'organisation, et ce dans tous les secteurs d'activité.

Alors, ce basculement que l'on pourrait aussi entendre comme un aveu, me paraît quand même symptomatique des difficultés à transposer la psychanalyse dans le champ social, dans les organisations et les institutions. Je pense que ce revirement – ce n'est pas le seul d'ailleurs – est particulièrement révélateur d'un enjeu fondamental souvent pointé par les psychosociologues, outre celui de la référence à la psychanalyse : c'est celui du statut même de l'*organisation*.

⁶ E. Jaques, "Pourquoi l'approche psychanalytique des organisations est dysfonctionnelle", in *Revue Internationale de Psychosociologie* vol. IV, n°6-7, 1997.

⁷ Voir à ce propos les critiques de Gilles Amado dans le même numéro : G. Amado, « De l'intérêt de la psychanalyse pour comprendre les organisations : une discussion avec Elliott Jaques », in *Revue Internationale de Psychosociologie* vol. IV, n°6-7, 1997.

De nombreux psychosociologues ont mené des interventions et des recherches-actions pour essayer de comprendre comment l'organisation a pu progressivement occuper tout l'espace (social et psychique) et supplanter ce qu'on appelait jusqu'alors l'institution (au sens fort du terme). Ainsi, nous sommes plusieurs à poursuivre dans cette perspective, selon des modalités ou des conceptions certes différentes mais qui visent bel et bien à revaloriser ou à restaurer le sens de l'*institution*, de la *règle* et de la *loi*. Tantôt dans une approche franchement critique pour dénoncer ce qui se passe sur le plan organisationnel en lien avec les techniques modernes de management, ou bien dans une logique d'accompagnement pour repenser les rapports aux finalités, aux valeurs, au sens du travail... C'est donc un enjeu critique, décisif, qui refait régulièrement surface dans les discussions, alors même que le groupe a été mis un peu en sourdine.

Le rapport entre organisation et institution, entre organisation sociale et société, est au centre des préoccupations, là où avant on essayait de penser le rapport entre le sujet et l'organisation et/ou l'institution d'abord par le groupe⁸. Entendez par là que l'on a peut-être du mal à porter une attention suffisante à l'histoire des groupes dans les structures lorsque l'on se focalise trop sur les questions fonctionnelles ou politiciennes, et inversement. Il me semble que l'on retrouve cette problématique dans les échanges autour de l'histoire de la psychosociologie et de son devenir, à propos de son institutionnalisation et de l'actualisation des pratiques des psychosociologues.

Parce qu'il faut quand même bien se demander, quand on entreprend une *démarche*, dans quoi on intervient, dans quoi on met les pieds. Alors, bien sûr, c'est aussi important de savoir pour quoi on intervient (les deux questions sont indissociables), mais lorsque l'on conduit une intervention, un « objet », ou une facette de la réalité, est forcément prédominant ; il faut choisir une entrée - à moins que ce soit elle qui nous choisisse ! Est-ce qu'on intervient effectivement *dans* ou *auprès* ou *pour* des organisations, des institutions, des groupes ? Et même si le psychosociologue va toujours retomber sur ses pieds parce qu'il va forcément, à un moment ou à un autre, articuler ces différents niveaux ou registres, il n'en reste pas moins vrai que l'entrée privilégiée (ou visée) continue à faire débat, pour certains psychosociologues.

On retrouve alors l'héritage de la critique des institutionnalistes qui reprochaient aux psychosociologues d'évacuer ou de ne pas prendre suffisamment en compte l'institution et, par la même, la visée politique des interventions qu'ils étaient amenés à faire. Les institutionnalistes disaient clairement : on intervient d'abord au niveau de l'institution. Avant eux, les héritiers de Lewin intervenaient d'abord dans les groupes (ce qui ne veut pas dire qu'il n'y avait pas de visée politique), et maintenant, les psychosociologues inspirés de la psychodynamique du travail de Christophe Dejours ou de la clinique de l'activité d'Yves Clot interviennent, me semble-t-il, d'abord au niveau de l'organisation (du travail, des relations de

⁸ Même quelqu'un d'atypique et de critique envers la psychosociologie comme Georges Lapassade a cherché à penser une dialectique entre le groupe, l'organisation et l'institution (Cf. son ouvrage *Groupes, organisations et institutions*, Gauthier-Villars, 1970.)

travail, de l'activité). Encore une fois, je ne dis pas que les uns ou les autres ne font pas le lien avec les autres dimensions, surtout lorsqu'ils se retrouvent dans l'optique de comprendre les processus relationnels ou intersubjectifs qu'ils rencontrent, mais il faut bien reconnaître que les processus mis en évidence prennent un sens différent selon l'angle de la réalité sociale privilégié.

Je ne peux pas aujourd'hui approfondir cette question car ça nous prendrait beaucoup trop de temps. Je peux en revanche vous dire qu'à mon avis, l'emploi de la notion de « collectif » est un bon analyseur de la place accordée à chacune des dimensions dans l'intervention. Rappelons quand même que l'intervention psychosociologique vise à remettre en questions l'organisation par le cadre et le dispositif même de l'action, c'est-à-dire que le dispositif proposé crée nécessairement un décalage par rapport à l'organisation instituée, ce qui permet de mettre en mouvement les différentes dimensions constitutives du collectif. Le collectif, dès lors, de mon point de vue, est interrogé d'emblée par l'intervention, c'est notre porte d'entrée et pas seulement une porte de sortie (pour faire ou refaire du collectif).

À vrai dire, je ne sais pas ce que c'est que l'organisation, je veux dire l'organisation en tant que telle ; l'organisation de quoi ? De qui ? Pour qui ? Pour quoi et pourquoi ?

Alors, voyez-vous, il y a bien des définitions mais ces définitions ne font que renvoyer la question à une autre notion ou instance. Tout à l'heure, j'ai cité Elliott Jaques et pour lui, l'organisation c'est un système de rôles. D'autres diraient que c'est un système de règles ou un ensemble de règles qui définissent des rôles ou des fonctions ou des places... C'est vrai, mais l'organisation, c'est aussi de l'action, du mouvement, du projet. Une organisation, c'est aussi une action individuelle et collective, on ne peut pas la considérer uniquement comme un système, une chose, ou un « état ». Si on la prend au sens premier, avec sa terminaison en « tion », on comprend que c'est d'abord un processus, et si l'on regarde l'histoire des théories de l'organisation, on peut repérer un courant dit actionniste qui considère l'organisation d'abord comme l'action d'organiser et pas uniquement comme son résultat. La production ne se confond jamais avec le procès et les moyens de production (tout comme la propriété de ces moyens de production...). Le problème, en l'occurrence, c'est que ce courant dit actionniste a tendance à ne voir que des actions individuelles ou des actes isolés et à confondre l'action avec l'activité.

Le pari de l'intervention psychosociologique, à mon sens, c'est qu'on va en comprendre quelque chose en rentrant par le processus, dans le procès organisationnel. On en apprend toujours plus sur le « terrain » en s'y impliquant, sans s'y laisser enfermer, plutôt qu'en étudiant une organisation formelle censée prédéterminer ce que sera ce terrain (un organigramme ne dit par grand chose des relations concrètes qui sont vécues dans une organisation). Mais laissons-là, pour l'instant, ces réflexions qui pourraient laisser penser que les débats actuels de notre discipline tournent uniquement autour de la problématique de l'organisation. De toute façon, elle reviendra forcément, tout comme son ombre, l'intersubjectif, tel un vieux serpent de mer sillonnant les eaux troubles de la psychosociologie.

Du côté de l'intervention et de la recherche-action, ce sont l'histoire de la psychosociologie et son rapport au champ politique qui suscitent certainement le plus d'interrogations. D'abord parce que cette histoire reste en grande partie à faire, bien qu'elle soit partiellement explorée par de nombreux chercheurs ; on trouve par exemple des études récentes très intéressantes qui reviennent sur les expériences de Mayo à Hawthorne aux États Unis, de Bion au Tavistock en Grande Bretagne, ou encore sur les interventions en France comme celles de Palmade et de Dubost à EDF-GDF. Parmi les difficultés que l'on rencontre, dès lors, c'est d'une part d'accéder aux archives et d'obtenir des témoignages directs de personnes ayant participé à ces interventions et, d'autre part, d'y intéresser des historiens afin que cette histoire ne soit pas uniquement écrite par les acteurs impliqués. C'est un enjeu déterminant car on sait bien que les protagonistes vont avoir tendance à enjoliver les choses ou à en oublier d'autres, ce d'autant que les intervenants ont parfois tendance à se donner le bon rôle.

De ce point de vue, certains auteurs parmi les fondateurs ont sans doute contribué, d'une manière ou d'une autre, à quelque peu mythifier l'intervention psychosociologique. Il est d'ailleurs difficile de parler de l'intervention en général, on ne peut que repérer différents types d'interventions menées par des psychosociologues à une certaine période, dans un contexte particulier. Les travaux qui cherchent à enquêter sur ce qui a été fait lors de ces interventions célèbres ou à en réévaluer les effets sont essentiels pour alimenter la réflexion critique et faire vivre cette histoire qui s'étend, en gros, sur un demi-siècle. Reste à en évaluer les effets politiques à plus long terme, avec le recul de l'histoire.

Quant à l'expérimentation et à l'image publique qu'elle renvoie, surtout lorsque que l'expérience n'est pas conçue comme une intervention, on peut quand même signaler le scandale que fut l'émission « Le jeu de la mort » diffusé sur France 2 qui consistait à transposer les fameuses expériences de Milgram sur l'obéissance à l'autorité de la science à la soumission au pouvoir de la télévision⁹. Le service public de la télévision a donc diffusé ce qui était présenté comme un « documentaire » où 81 % des candidats à un jeu télévisé ont actionné des manettes susceptibles d'administrer des chocs électriques mortels à une victime supposée consentante. Au delà du chiffre fétiche mis en avant, le résultat fut que, sous couvert de dénonciation de la « télé-réalité », la réalité de la télévision a bien pris le pouvoir sur les principes scientifiques et surtout éthiques de psychologues sociaux de renom, comme Jean-Léon Beauvois, qui n'ont pas rechigné à se mettre en scène et à cautionner cette émission désastreuse pour l'image publique de la psychologie sociale expérimentale.

On peut regretter que le débat au sein de la communauté scientifique ait tourné court, à l'image du semblant de débat qui avait suivi l'émission sur France 2. Heureusement, des psychosociologues plus prudents et plus vigilants quant aux conséquences pour les personnes exposées¹⁰ ne se laissent pas aussi facilement manipuler par les médias et préfèrent s'atteler à de nouvelles recherches sans renoncer à leur éthique et à la déontologie.

⁹ Le « Jeu de la mort » était le titre racoleur de l'émission présentée par Christophe Ondelate dans laquelle on pouvait voir le pseudo-documentaire « La Zone extrême » écrit et produit par Christophe Nick. Cette émission a été diffusée le 17 mars 2010 sur France 2.

¹⁰ Rappelons que les personnes montrées dans la « Zone extrême » n'étaient pas floutées et que cette reprise de l'expérience princeps de Milgram a été menée contre l'avis *l'Association Américaine de Psychologie* qui recommande de ne pas reproduire ces expérimentations.

Pour donner une idée de l'étendue des chantiers en cours et des domaines de recherche, je vais citer quelques exemples de thématiques qui font l'objet de recherches et d'interventions sans nommer les auteurs pour m'éviter de citer certains collègues au risque d'en oublier d'autres et de dresser un catalogue trop rébarbatif (et de cataloguer les personnes !). Je reste cependant à votre disposition pour vous donner les références sur les thèmes ou les champs qui vous intéressent. Pour être bref, certaines problématiques que j'ai repérées au fil de mes rencontres et de mes lectures seront tout juste effleurées sous forme de questions :

La psychanalyse et en particulier la psychanalyse de groupe (avec notamment des collègues du CEFFRAP et de la SFPPG) a contribué et continue d'apporter des notions ou des concepts susceptibles d'enrichir la clinique psychosociologique, qu'elles que soient les positions vis-à-vis des recherches psychanalytiques, elles-mêmes divisées en de multiples écoles : des « espaces interstitiels » ou « transitionnels » à l' « analyse inter-transférentielle » en passant par le « site analytique », etc. Certes, la psychanalyse est devenue une référence incontournable, elle a permis de reconnaître les manifestations de l'inconscient et de passer d'une psychologie sociale appliquée à une psychosociologie clinique d'intervention, mais est-il encore possible de penser les phénomènes intersubjectifs et les processus de subjectivation en se dégageant quelque peu de l'anthropologie psychanalytique ?

Cette question, pour moi, renvoie à deux autres questions qui ont trait au projet interdisciplinaire au fondement de la psychosociologie clinique, à savoir :

- Comment travailler la subjectivité et l'intersubjectivité au regard des approches phénoménologiques qui se sont émancipés de la phénoménologie transcendantale de Husserl ? Les approches phénoménologiques contemporaines n'ont-elles pas été un peu négligées pour penser les processus et/ou les phénomènes analysés en psychosociologie ? D'ailleurs, peut-on parler de *phénomènes* psychosociologiques ?
- Comment nourrir les analyses psychosociologiques des recherches anthropologiques ? Quels sont les présupposés anthropologiques des psychosociologues ? On pourrait aussi se demander parallèlement quelle forme de psychosociologie implicite les anthropologues d'aujourd'hui mobilisent-ils sur leur terrain. On peut se demander si le rapport au projet même de l'anthropologie ne pose pas problème un problème fondamental. Alors, peut-on penser une anthropologie psychosociologique ?

Si je fais d'emblée référence à la phénoménologie et à l'anthropologie, c'est qu'il me semble qu'il y a là de quoi retravailler des questions malheureusement délaissées ces dernières années, comme celles liées à la culture et au corps. L'influence décisive de la psychanalyse a semble-t-il contribué à mettre à l'écart des recherches inspirées du marxisme et de la sociologie critique sur le corps, d'une part, et tout le courant de la psychologie dite humaniste et des approches thérapeutiques qui s'occupaient également du corps, d'autre part. Néanmoins, certains chercheurs reviennent sur cette thématique par le biais du sport, du théâtre ou de la danse contemporaine, de la posture et du geste au travail, de la « psychésoma », ou encore via les *gender studies* (recherches sur le genre).

Les « cliniques » du travail ont permis des avancées considérables par la reprise et l'approfondissement de questions restées jusque là en suspens. Pour autant, il me semble que la centration sur le seul travail (ou sur l'activité) peut être questionnée. Comment ré-agencer les *psychologies* et les *sociologies* des « mondes » du travail avec les acteurs impliqués dans les différents secteurs d'activité ? Et comment repenser la spécificité de l'approche psychosociologique par rapport au travail ?

Ces différents sujets qui traversent les disciplines et courants de recherche en sciences sociales et de l'humain soulèvent aussi des problèmes cruciaux quant au rapport au savoir et aux jeux de pouvoir dans l'économie des connaissances, dans les écoles et à l'université.

Si l'approche psychosociologique continue à se développer dans le champ éducatif et de la formation, au prix d'une remarquable ténacité, surtout en sciences de l'éducation (récits de vie, recherche action éducative, réflexivité, etc.), le lien avec les sciences politiques reste pour le moins marginal. Pourtant, la dimension politique est bien sûr essentielle et au cœur des préoccupations du moment. Que ce soit à travers les recherches sur les pratiques militantes, les interventions participatives liées à l'environnement, l'aménagement des espaces urbains, le logement, etc. les interventions dans les communautés et les collectivités et toutes les interventions-recherches en « milieu ouvert », la psychosociologie et ses pratiques sont à nouveau questionnées et doivent se réinventer :

- Comment penser la spécificité des interventions dites « en milieu ouvert » et qu'est-ce qui délimite un milieu dit « ouvert » ?
- Quels sont les rapports, les interactions et les frontières entre les nouvelles formes de militantisme politique et les pratiques actuelles des psychosociologues ?
- Comment réduire les inégalités, lutter contre les discriminations sociales, travailler avec les personnes en grande précarité, en particulier lorsque l'on est en situation précaire ?
- Comment travailler avec les responsables politiques et les élus à tous les échelons et intervenir dans le champ de la politique ?
- Comment penser la participation citoyenne et le rôle des psychosociologues dans les dispositifs participatifs¹¹ ?

Au vu de ce rapide panorama nécessairement incomplet, vous voyez quand même qu'il y a du pain sur la planche et un bel un avenir possible pour la psychosociologie ! Sur tous ces sujets, et d'autres que j'ai dû laisser de côté, des chercheurs-praticiens, des praticiens-chercheurs, travaillent patiemment, ardemment, souvent dans l'ombre, dans un contexte social et économique, on le sait, difficile, d'autant que la psychosociologie (et les courants qui lui sont proches) n'est certainement pas à l'heure actuelle la voie la plus *aisée* !

Et puisque j'évoque la situation de crise économique dans laquelle nous baignons et qui nous fait vivre dans l'incertitude et la précarité, je souhaiterai terminer par la question économique.

¹¹ Sur cette question, je vous invite à lire le *Point de vue* de Christiane Gilon du 18/02/2011 sur le site internet du CIRFIP.

Parmi tous les sujets ou champs interdisciplinaires en voie d'exploration dont je voulais vous parler, s'il en est un qui me paraît rester, hélas, en friche, c'est bien celui de l'économie et des liens oubliés (refoulés diraient certains) entre les approches psychosociologiques et les théories économiques. Si, par exemple, les rapports entre le libéralisme économique et la psychologie des foules ou entre Keynes et Freud ont été abordés à plusieurs reprises, les rapports pourtant très « concrets » entre l'intervention en entreprise, la dynamique des groupes, la recherche-action, etc. et les logiques micro et macro-économiques sont sous-estimées lorsqu'elles ne sont pas purement et simplement ignorées.

Si quelques économistes méconnus comme André Nicolaï qui était un fidèle compagnon de route du CIRFIP, se sont intéressés à la psychosociologie, très peu de psychosociologues semblent s'intéresser aux controverses du moment en économie politique, si ce n'est peut-être par le biais de l'économie sociale. Pourtant, les psychosociologues auraient certainement des choses à dire sur la théorie de la régulation en économie (hétérodoxe), sur les travaux de plus en plus repris d'Amartya Sen et sa notion de « capacité »¹², ou encore sur les avatars du néo-libéralisme triomphant inspirés par les théories de von Mises, Hayek et le fameux colloque Walter Lippmann de 1938.

Elwis Potier, psychosociologue,
co-gérant d'Emanence, membre du CIRFIP.

¹² Cette idée nous a été suggérée par David Faure lors de notre séminaire annuel à Emanence.